

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficiência visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**BEL-AMI**

Du même auteur chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Boule de suif et autres nouvelles*  
– *Maupassant et les femmes*

*Une vie*

GUY DE MAUPASSANT

# BEL-AMI



**VOIR DE PRÈS**

Première édition : Louis Conard,  
libraire-éditeur, 1910.

© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-553-1

**VOIR DE PRÈS**  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

# PRÉFACE

## **Balzac avait pourtant prévenu**

On connaît « Bel-Ami ». Comme pour tous les grands classiques, on se souvient de son histoire parfois sans l'avoir lue. On lui associe des images – une belle moustache, le Paris de la fin du siècle, un journal, des femmes – et des idées –, la séduction, l'ambition... Comme souvent, on a raison. C'est bien de tout cela dont parle *Bel-Ami*. Pas besoin de l'avoir lu pour savoir comment il triomphe. Pourtant, on est toujours aussi surpris et fasciné de le voir gravir aussi irrésistiblement les échelons, qu'on le lise pour la première ou la dixième fois...

À sa sortie, en 1885, *Bel-Ami* rencontre un succès immédiat mais le regard critique

que Maupassant porte sur son époque lui vaut également de vives attaques. Cynique, caricatural, l'auteur aurait donné une vision déformée de son époque et ses contemporains ont peu apprécié le miroir que Maupassant leur a tendu. Pourtant, pour ce qui est du milieu du journalisme au moins, *Illusions perdues* n'offrait pas un portrait plus agréable. Et le roman de Balzac avait déjà plus de quarante ans quand *Bel-Ami* a paru. Cela faisait longtemps que les journalistes n'avaient pas bonne presse et qu'on avait croqué ce xix<sup>e</sup> capitaliste et ambitieux... Balzac avait prévenu.

### **Un *Bel-Ami***

Indéniablement, Maupassant n'a pas proposé à ses contemporains un portrait très reluisant. *Bel-Ami* est un roman satirique et chacun de ses thèmes est abordé sous l'angle de la critique caustique.

Le cadre est celui du Paris mondain du

début des années 1880. On retrouve le même tableau que dans bien des romans réalistes ou naturalistes du siècle : la rive droite, avec une préférence pour les Grands Boulevards, les cafés en vue, les théâtres où l'on croise des connaissances et où l'on emmène les femmes, légitimes ou non.

Maupassant les sème tout au long de l'intrigue. Elles servent d'escalier social à Duroy à mesure qu'elles cèdent à son charme. Maupassant les dépeint systématiquement comme des objets de séduction. Il y a les jeunes appétissantes et les plus vieilles qui préservent un reste de beauté ; les prudes et les sensuelles ; celles qui se donnent immédiatement et celles qui se conquièrent ; toutes tombent dans les bras de Duroy. Parmi elles, Madeleine, qui lui ouvre les portes du journalisme.

Avec *La Vie Française*, Maupassant tire à boulets rouges sur un milieu qu'il connaît bien. Là encore, on peut comprendre que certains aient trouvé la critique indigeste. Les

collègues de Duroy ne semblent animés que par le souci de progresser dans le journal, ce qui se traduit par un jeu de chaises musicales ininterrompu ; par la nécessité de doubler les quotidiens concurrents ; et plus généralement par le sensationnalisme. Les relations étroites entre journalistes et hommes politiques montrent que la priorité est donnée à l'influence du journal et non à un quelconque devoir d'information.

À la frontière entre ces deux mondes, le personnage de Laroche-Mathieu est peut-être de ceux que Maupassant dépeint avec le mépris le plus explicite.

C'était un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans convictions, sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon

libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel.

Son machiavélisme de village le faisait passer pour fort parmi ses collègues, parmi tous les déclassés et les avortés dont on fait des députés. Il était assez soigné, assez correct, assez familial, assez aimable, pour réussir. Il avait des succès dans le monde, dans la société mêlée, trouble et peu fine des hauts fonctionnaires du moment.

Personnage outil si l'on peut dire, il ne sert qu'à incarner la satire du milieu politique et journalistique, et à évincer Madeleine au profit de Suzanne. À tous les niveaux de l'intrigue, ce député devenu ministre renvoie aux lecteurs une image particulièrement dégradée de la III<sup>e</sup> République. Le pouvoir n'est mu que par des petites ambitions et les cartes sont sans cesse rebattues, ce que l'on ne perçoit dans le roman qu'à travers

les discussions mondaines ou les articles qui défilent dans *La Vie Française*, à la manière de bulletins qui annulent et remplacent les précédents.

Paris, les femmes, la politique, le journal... Il semble que Georges navigue dans chacun de ces univers grâce à la seule qualité qui lui soit donnée dès la première page : sa beauté. « [...] il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier »... Georges séduit les femmes et il obtient en retour la clef du grand monde. Un physique avantageux et le souvenir vaguement visible d'une posture militaire : voilà ce qui le porte de la première à la dernière page. Alors peut-on affirmer que Georges soit un ambitieux ? Plutôt que de dire qu'il s'est fait une place dans le monde, ne serait-il pas plus juste de dire que le monde s'est prosterné devant un bel homme ou, qui sait, devant un bellâtre ? Car s'il est souvent dit que filles et femmes succombent au charme de Georges, Maupassant se limite à parler de sa moustache, se gardant bien de

donner d'autres détails objectifs qui garantiraient au lecteur que cette fascination soit tout à fait justifiée. On le trouve assez beau pour tout lui offrir, voilà tout.

### **L'autre *Bel-Ami***

On est forcé de dire, quand on résume *Bel-Ami*, qu'il y est question d'un jeune provincial qui réussit à Paris avec brio, professionnellement et socialement. Est-ce l'histoire que l'on doit lire pour autant ? N'est-ce pas donner trop de consistance à un personnage qui, à y regarder de plus près, est plutôt vain, lâche et dont l'ascension fulgurante n'est possible que parce que tous ceux qui le croisent échouent à lui résister ? Ce n'est pas sa force qui porte Duroy, mais la faiblesse des autres. « Vous êtes irrésistible » dit Mme de Marelle à Georges, constatant qu'il est le premier à se voir accorder les faveurs de sa farouche petite fille. Or la beauté n'a de pouvoir que sur ceux qui acceptent

de la reconnaître et de s'y soumettre. Dans un tout autre monde, Duroy n'aurait peut-être pas réussi. Or, dès la première page, Maupassant décrète que dans la société où il fait évoluer son personnage, c'est l'atout le plus fort, comme on décréterait qu'un as est soit la dernière, soit la première des cartes : « C'est encore par [les femmes] qu'on arrive le plus vite » déclare Forestier au premier chapitre. Aussi le fait que Georges se serve des femmes comme escalier social n'est-il pas une surprise. Sa réussite est programmée depuis le début. Il ne fait qu'user d'un charme qui lui est accordé par la nature dans un monde qui a décidé avant lui qu'elle était un pouvoir. Il a « confiance en cette force de séduction qu'il [sent] en lui, force vague et irrésistible ». Un homme qui est beau et qui le sent, voilà Georges Duroy.

Il est vrai qu'il saisit quelques occasions. Il provoque en particulier le mariage avec Suzanne. Mais ses parents la lui abandonnent. À sa femme qui veut s'opposer à un

mariage qui la déchire et l'humilie, le vieux Walter lui répond qu'elle est faible parce qu'elle ne sait pas céder quand la situation l'exige : « Tiens, tu es stupide comme toutes les femmes. Vous n'agissez jamais que par passion. Vous ne savez pas vous plier aux circonstances... »

Les scènes où Georges se décourage sont bien plus nombreuses que celles où il provoque son destin à la force de l'ambition. Ce n'est pas ce que l'on pourrait appeler un personnage calculateur, encore moins un stratège. Combien de fois se met-il en tête de rembourser l'argent qu'on lui prête avant de vite oublier sa fierté ? Combien de fois reprend-il Clotilde, incapable de résister à sa sensualité bohème ? Derrière son nom et les articles qui le font connaître, c'est Madeleine qui œuvre. Et quand on le provoque en duel, il est d'abord « écrasé » par la peur puis « paralysé de surprise et de joie » en constatant qu'il a miraculeusement échappé à la mort.

On se « souvient » de beaucoup de choses quand on pense à *Bel-Ami*, qu'on l'ait lu ou non, mais une singularité du roman étonne lorsqu'on le relit : l'importance accordée par la narration aux sensations des personnages, en particulier à celles du héros. Son rapport au monde est traduit par un faisceau d'impressions diffuses qui lui parviennent en particulier par le toucher et l'odorat. Elles mettent Georges dans des états tantôt confus, tantôt proches du rêve. Au sujet de Mme de Marelle : « Il la quitta, gardant, comme l'autre fois, la sensation de sa présence continuée dans une sorte d'hallucination de ses sens. » Ou lors du premier dîner chez les Walter, alors que les convives et lui se laissent aller à un adoucisement agréable amené par l'alcool et la température de l'appartement : « Les visages devenaient rouges, les voix s'enflaient. [...] Duroy avait trouvé le corton de son goût et il laissait chaque fois emplir son verre. Une gaieté délicieuse entraînait en lui ; une gaieté chaude,